

## **Objet d'étude : le théâtre du XVIIe siècle au XXIe siècle**

### **Première partie de l'épreuve : explication sur un des textes du descriptif**

#### **Textes extraits de l'oeuvre intégrale : *Le Malade imaginaire* de Molière**

Extrait 1 : Acte II, scène 5, de « ANGÉLIQUE *Je vous aime, je vous aime* » à « ARGAN : Les sottises ne divertissent point. »

Extrait 2 : Acte III, scène 10, de « TOINETTE : Je suis médecin passager » à « TOINETTE : Le poumon, le poumon, vous dis-je. »

#### **Texte du parcours associé « écrire et combattre pour l'égalité »**

Extrait de la scène 6 de *L'Ile des esclaves* de Marivaux, de « CLÉANTHIS - Tenez, tenez, promenons-nous » à « ARLEQUIN - (...) nous sommes plus sages. »

### **Seconde partie : lectures cursives proposées pour la seconde partie de l'entretien**

Outre l'oeuvre intégrale, les lectures suivantes ont été proposées :

*Le Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux

*Le Barbier de Séville* ou *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais

*Le Dragon* d'Evguéni Schwartz

Marivaux, *L'Île des esclaves* (1725), scène 6, extrait

CLÉANTHIS - Tenez, tenez, promenons-nous plutôt de cette manière-là, et tout en conversant vous ferez adroitement tomber l'entretien sur le penchant<sup>1</sup> que mes yeux vous ont inspiré pour moi. Car encore une fois nous sommes d'honnêtes gens à cette heure, il faut songer à cela ; il n'est plus question de familiarité domestique. Allons, procédons noblement ; n'épargnez ni compliments ni révérences.

ARLEQUIN - Et vous, n'épargnez point les mines<sup>2</sup>. Courage ! quand ce ne serait que pour nous moquer de nos patrons. Garderons-nous nos gens<sup>3</sup> ?

CLÉANTHIS - Sans difficulté ; pouvons-nous être sans eux ? c'est notre suite<sup>4</sup> ; qu'ils s'éloignent seulement.

ARLEQUIN, à *Iphicrate* - Qu'on se retire à dix pas.

*Iphicrate et Euphrosine s'éloignent en faisant des gestes d'étonnement et de douleur. Cléanthis regarde aller Iphicrate, et Arlequin, Euphrosine.*

ARLEQUIN, *se promenant sur le théâtre avec Cléanthis*. - Remarquez-vous, Madame, la clarté du jour ?

CLÉANTHIS - Il fait le plus beau temps du monde ; on appelle cela un jour tendre.

ARLEQUIN - Un jour tendre ? Je ressemble donc au jour, Madame.

CLÉANTHIS - Comment, vous lui ressemblez ?

ARLEQUIN - Eh palsambleu<sup>5</sup> ! le moyen de n'être pas tendre, quand on se trouve tête à tête avec vos grâces ? (*À ce mot il saute de joie.*) Oh ! oh ! oh ! oh !

CLÉANTHIS - Qu'avez-vous donc, vous défigurez notre conversation !

ARLEQUIN - Oh ! ce n'est rien ; c'est que je m'applaudis.

CLÉANTHIS - Rayez ces applaudissements, ils nous dérangent. (*Continuant.*) Je savais bien que mes grâces entreraient pour quelque chose ici. Monsieur, vous êtes galant, vous vous promenez avec moi, vous me dites des douceurs ; mais finissons, en voilà assez, je vous dispense des compliments.

ARLEQUIN - Et moi, je vous remercie de vos dispenses.

CLÉANTHIS - Vous m'allez dire que vous m'aimez, je le vois bien ; dites, Monsieur, dites ; heureusement on n'en croira rien. Vous êtes aimable, mais coquet<sup>6</sup>, et vous ne persuaderez pas.

ARLEQUIN, *l'arrêtant par le bras, et se mettant à genoux* - Faut-il m'agenouiller, Madame, pour vous convaincre de mes flammes, et de la sincérité de mes feux<sup>7</sup> ?

CLÉANTHIS - Mais ceci devient sérieux. Laissez-moi, je ne veux point d'affaire<sup>8</sup> ; levez-vous. Quelle vivacité ! Faut-il vous dire qu'on vous aime ? Ne peut-on en être quitte à moins ? Cela est étrange !

ARLEQUIN, *riant à genoux* - Ah ! ah ! ah ! que cela va bien ! Nous sommes aussi bouffons que nos patrons, mais nous sommes plus sages.

Vocabulaire :

1. Penchant : sentiment d'amour.

2. Mines : airs que l'on se donne par coquetterie ou par manière, donc maniérés ; grimaces affectées.

3. Gens : serviteurs.

4. Suite : ensemble des serviteurs.

5. Palsambleu : juron.

6. Coquet : séducteur, qui cherche à plaire à quelqu'un sans éprouver de sentiments, qui manifeste un attachement superficiel.

7. Flammes, feux : métaphores utilisées pour dire l'amour.

8. Affaire : désigne à la fois une affaire de cœur et une situation embrouillée, causant des embarras.

ANGÉLIQUE

*Je vous aime, je vous aime,  
Oui, Tircis, je vous aime.*

CLÉANTE

*Dieux, rois, qui sous vos pieds regardez tout le monde,  
Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien ?  
Mais, Philis, une pensée  
Vient troubler ce doux transport :  
Un rival, un rival.*

ANGÉLIQUE

*Ah ! je le hais plus que la mort ;  
Et sa présence, ainsi qu'à vous,  
M'est un cruel supplice.*

CLÉANTE

*Mais un père à ses vœux vous veut assujettir.*

ANGÉLIQUE

*Plutôt, plutôt mourir,  
Que de jamais y consentir ;  
Plutôt, plutôt mourir, plutôt mourir.*

ARGAN

Et que dit le père à tout cela ?

CLÉANTE

Il ne dit rien.

ARGAN

Voilà un sot père que ce père-là, de souffrir toutes ces sottises-là sans rien dire.

CLÉANTE

*Ah ! mon amour...*

ARGAN

Non, non, en voilà assez. Cette comédie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un impertinent, et la bergère Philis une impudente, de parler de la sorte devant son père. Montrez-moi ce papier. Ha, ha. Où sont donc les paroles que vous avez dites ? Il n'y a là que de la musique écrite ?

CLÉANTE

Est-ce que vous ne savez pas, Monsieur, qu'on a trouvé depuis peu l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes ?

ARGAN

Fort bien. Je suis votre serviteur, Monsieur ; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent d'opéra.

CLÉANTE

J'ai cru vous divertir.

ARGAN

Les sottises ne divertissent point.

**Molière, *Le Malade imaginaire*, extrait de la scène 10 de l'acte III**

ARGAN, TOINETTE, BERALDE

TOINETTE : Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, à ces fiévrottes, à ces vapeurs, et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance : de bonnes fièvres continues avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies avec des inflammations de poitrine : c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe ; et je voudrais, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, et l'envie que j'aurais de vous rendre service.

ARGAN : Je vous suis obligé, Monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE : Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ahy, je vous ferai bien aller comme vous devez. Hoy, ce pouls-là fait l'impertinent : je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin ?

ARGAN : Monsieur Purgon.

TOINETTE : Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade ?

ARGAN : Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE : Ce sont tous des ignorants : c'est du poumon que vous êtes malade.

ARGAN : Du poumon ?

TOINETTE : Oui. Que sentez-vous ?

ARGAN : Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

TOINETTE : Justement, le poumon.

ARGAN : Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE : Le poumon.

ARGAN : J'ai quelquefois des maux de coeur.

TOINETTE : Le poumon.

ARGAN : Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE : Le poumon.

ARGAN : Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'était des coliques.

TOINETTE : Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ?

ARGAN : Oui, Monsieur.

TOINETTE : Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

ARGAN : Oui, Monsieur.

TOINETTE : Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir ?

ARGAN : Oui, Monsieur.

TOINETTE : Le poumon, le poumon, vous dis-je.